

**suite des 4 fils Guyot tués****BENOIT GUYOT**

L'aîné des frères Guyot, Benoît a 29 ans quand il est appelé en août 14. Péroline est enceinte d'une petite Marie qui naîtra le 15 janvier 1915. Benoît finira sergent. Il sera blessé trois fois. Le 27 septembre 1916 devant Verdun : « une contusion de l'épaule droite, plaie au cuir chevelu et à l'oreille droite, par enlèvement occasionné par obus », précise sa fiche matricule. Le lendemain, il pourra envoyer un court message à ses parents : « Deux mots pour vous faire savoir de mes nouvelles. Ce matin, je prends le train pour aller dans un hôpital. Je ne sais si ma blessure est grave. J'ai été serré. J'en ai peut-être pour un mois ou 2. » Le 8 octobre, il rassure ces parents ; « Ca va toujours mieux, je suis à peu près guéri. » Après une quinzaine de jours à l'hôpital, Benoît aura une permission et retournera au front le 1er novembre.

Blessé une deuxième fois le 5 août 1917 à l'ouest de Brimont (Marne) : « une balle à l'épaule gauche ». Ce qui lui vaudra la citation suivante à l'ordre du régiment : « Gradé modèle et énergique et toujours prêt pour les missions périlleuses, a été sérieusement blessé en plaçant des fils de fer dans un endroit dangereux devant la 1ère ligne. » Les parents de Benoît et son épouse ont dû être surpris par cette blessure, car le 3, il leur avait écrit que « pour le moment, je suis relevé des lignes pour faire un stage de fusil mitrailleur au dépôt divisionnaire pour 15 jours. Ca fait 15 jours tranquilles. »

**BENOÎT GUYOT sera cité à l'ordre du régiment : « Gradé modèle et énergique et toujours prêt pour les missions périlleuses, a été sérieusement blessé en plaçant des fils de fer dans un endroit dangereux devant la 1ère ligne. »**

Et le 8, il leur écrivait : « Je suis à l'hôpital à Epernay (« hôpital complémentaire N. 24 »). J'ai été blessé le 6 à 10 heures du soir par une balle qui m'a écorché les reins. Je l'ai passé belle, mais maintenant je suis content.

Malheureusement, je crois que j'en aurais pas pour longtemps, car le médecin ne m'a pas encore vu et je suis arrivé d'hier. Je vous assure que c'est encore un hôpital où on est bien soigné, il fait bon avoir guère mal, une petite blessure comme ça, ça vaut une permission. Puis le dépôt, sûrement que j'y resterai longtemps. Enfin, ça vaut

mieux que les tranchées, un bon lit, c'est bien tout ce qu'il y a. » La plaie de Benoît se révèle longue à soigner. Le 22, alors qu'il pensait être chez lui en permission « pour battre », il ne sait toujours pas quand il sortira. « Ma plaie n'est peut-être pas aussi belle aujourd'hui que le premier jour. Ils m'ont encore charcuté samedi. J'ai encore passé un mauvais quart d'heure. Ils m'y ont nettoyé comme il faut, il était resté encore de la saleté, puis il y avait de l'humeur. » Il pense qu'il en a encore pour 15 jours, 3 semaines. Il

**BENOÎT GUYOT sera cité à l'ordre de la Division : « Sous-officier de haute valeur et de grand courage. Grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut de positions**

tient tout de même à rassurer les siens : « Tout va bien, je ne m'en fais pas. C'est toujours des jours de passé à coucher dans un bon lit et à l'abri de tout », alors qu' à la compagnie, ils en rotent. »

Benoît, d'après ses courriers, appartient alors au 333 R.I., le régiment de réserve du 133. Il le retrouvera le 15 septembre. Il est blessé une troisième fois à Monthois (Ardennes) le 3 octobre 1918, par un « éclat d'obus au genou gauche, à la jambe et à la cuisse droite », ce qui lui vaut une citation à l'ordre de la Division : « Sous-officier de haute valeur et de grand courage. Grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut de positions ennemis. » Il sera récompensé par la Croix de guerre avec étoile de bronze et étoile de vermeil et la Médaille militaire lui sera accordée en novembre 1924.

Pendant les combats du 29 septembre au 6 octobre 1918, pour tenter de déloger l'ennemi du village de Monthois, le régiment fut très éprouvé avec 5 officiers tués et 15 blessés et 458 hommes tués, blessés ou disparus.

Benoît dut être rapatrié dans un hôpital. Il ne retrouvera son régiment que le 18 novembre 1918. A ce moment, d'après son Historique (p. 42), le 333 RI vient de rentrer à Ste Marie aux Mines en Alsace, puis va cantonner à Corcieux et St Dié. Le 20 décembre, il occupe Strasbourg et les environs. Le 3 janvier 1919, il est affecté à l'occupation des forts de Mutzig et Mollshiem. Le 15 février, il va cantonner à côté de Strasbourg. « Le 17 mars, indique l'Historique, sur la place Broglie à Strasbourg, le Maréchal Pétain remet au drapeau du régiment la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre pour les deux citations à l'Armée obtenues en cours de campagne. »

Benoît n'y assistera pas car il a été libéré le 3 mars 1919, mais il a participé aux opérations des 27-29 mai 1918 qui ont valu les citations, dans le secteur de Vieil-Arcy, Longueval, (Aisne), sur la rive gauche de l'Aisne, où le régiment compta 852 tués, blessés ou disparus.

**CLAUDIUS GUYOT**

Claudius, le deuxième garçon, âgé de 24 ans, eut la chance, d'être fait prisonnier dès le 22 août, lors du premier combat de son régiment, le 4<sup>ème</sup> Zouaves, en Belgique, sans doute à Tarcienne, au sud de Charleroi. Chance ? Oui, car bien peu de zouaves partis en août 14 reviendront vivants.

La correspondance retrouvée de Claudius nous indique qu'en 1915, il était à Erfurt et à partir du 11 avril 1916 à Lagensalza. Il donne peu de détail sur sa vie de prisonnier, consacrant l'essentiel à demander des nouvelles des siens et de ses connaissances et à remercier pour les colis.

**Le camp de prisonniers d'Erfurt, capitale de la Thuringe, dans le centre de l'Allemagne, avait une sinistre réputation.**

On apprend cependant au passage dans une lettre du 16 janvier 1916, que son jeune frère, Jean, est allé travailler chez Martel. Un salaisonnier de St Symphorien. Il lui donne ce conseil : « Vous lui direz d'être bien gentil envers eux, parce que eux sont très bons envers moi : tous les colis qu'ils m'ont envoyés jusqu'à présent. » Claudius, dont la fiche matricule indique qu'il était « boucher charcutier » devait donc travailler lu aussi chez Martel.

Message bien reçu puisqu'en mars, Claudius écrit : « Aujourd'hui, je reçois une lettre de mon patron m'annonçant un colis et me disant que Jean était très gentil. »

« Le camp d'Erfurt (capitale de la Thuringe, au centre de l'Allemagne), avait une sinistre réputation. Il s'agissait d'un détachement du célèbre camp de Lagensalza. D'ailleurs, Erfurt sera évacué fin 1917 sur ce dernier camp. On comptait environ 14 000 prisonniers dont 7 000 russes. Plus de 2 400 hommes perdirent la vie dans ce lieu. Il y avait aussi plus de 3 000 civils déportés. »

Un courrier de Claudius du 6 novembre 1918 nous apprend qu'il est « interné français » au Grand Hôtel des Granges, à Salvan (Valais Suisse). Sans doute, l'Hôtel Balance au hameau Les Granges, à 1050 m d'altitude.

**suite page 4**